

INTERVIEW LAURENT MAUVIGNIER

Module 01 : Déclencher la fiction

Nous accueillons Laurent Mauvignier, pour Interlignes, qui nous propose pour cette rentrée un roman particulièrement abouti qui combine la qualité du style et la maîtrise du récit : Des Hommes, publié aux éditions de Minuit. Nous sommes ici à la Bibliothèque Nationale de France, qui est la maison de tous les écrivains. Les écrivains d’hier et les écrivains d’aujourd’hui qui enrichissent le patrimoine littéraire et historique de notre pays. Merci Laurent d’avoir accepté notre invitation. Vous avez choisi de traiter de la Guerre d’Algérie. Pourquoi ce choix ? Est-ce qu’il y a une actualité particulière ?

Non, il n’y a pas pour moi d’actualité particulière avec cela, il y a plutôt des comptes à régler, mais je ne sais pas si je peux dire cela parce que ce ne sont pas des comptes personnels.

Quoique dans votre histoire personnelle l’Algérie joue un rôle...

Elle joue un rôle comme elle le joue pour des millions de personnes.

Vous pouvez nous dire lequel ?

Disons que si vous demandez à plein de gens de ma génération, des gens de quarante ans à peu près, il y en a beaucoup qui ont un père qui est allé en Algérie pendant vingt-huit mois, qui a rapporté des photos sur lesquelles on le voit avec tous ses camarades. En général ils sont tous un petit peu maigres, on apprend après qu’ils ne mangeaient pas tant que ça. Et puis ce sont des photos presque de vacances en fait, sauf que ce sont des vacances dont ils ne parlent pas. J’ai rencontré beaucoup de gens de mon âge dont le père, non seulement ne parlait pas de ses vingt-huit mois en Algérie mais avait un peu des comportements étranges, décalés. Pour ma part, je me souviens, dans l’enfance, d’une pile de photos comme cela, avec ma mère nous racontant que mon père avait été traumatisé par certaines scènes ultra-violentes, notamment celle de soldats français piétinant une femme enceinte par exemple. Alors que sur les photos, rien, dans le discours de mon père, rien. Depuis l’enfance cela me perturbe

Et avec votre père, vous n’avez jamais vraiment parlé de ce sujet ?

Absolument jamais. Une des motivations du livre, pour le coup plus intime, est que pendant mon adolescence, mon père s’est suicidé et j’ai mis des années avant de me poser la question du rôle qu’avait peut-être eu la Guerre d’Algérie dans son suicide.

C’est arrivé longtemps après ?

Oui j’avais seize ans donc c’était en 1983. Et c’est vrai que je ne me suis pas posé la question sur le moment, parce qu’on a toujours plein d’autres raisons. Mais au fond après, en

vieillissant, en discutant avec d'autres gens, en parlant d'autre chose, on se dit tiens, comment une génération est marquée par quelque chose.

On est exposé à la fois à un drame intime et un drame national.

Sur ce qui est de mon histoire personnelle, c'est un déclencheur comme on a besoin de quelque chose pour qu'un livre puisse exister. Je me suis servi des photos de ma famille pour écrire ce livre, mais c'est totalement une fiction. Je n'ai pas du tout cherché à essayer de comprendre réellement ce que mon père aurait pu vivre.

Ce qui est intéressant dans ce livre, comme dans le précédent d'ailleurs, qui marquait peut-être un virage dans votre travail et qui a eu un grand succès, Dans la Foule, il y a trois ans en 2006, c'est que l'histoire personnelle de vos personnages rejoint l'Histoire nationale. Est-ce que cela veut dire que comme écrivain, vous avez vis-à-vis de la société ? Vous avez une place à occuper dans le débat ?

Je ne me pose pas tant la question comme cela que de me dire que c'est peut-être la spécificité du roman d'attaquer les questions historiques, politiques et autres par le biais de personnages, de singularités alors qu'en général les sciences passent plutôt du général au particulier. Le roman fait exactement l'inverse. Je voulais montrer ce que l'actualité ne montre jamais. Je crois qu'il n'y a que le roman et la fiction qui puissent faire cela. Peut-être le cinéma, mais disons la fiction. Montrer la question de l'onde de choc, c'est-à-dire que la Guerre d'Algérie sera présente tant que les gens qui l'ont vécue sont encore vivants. Tant que les gens sont marqués par cette expérience-là, cela existe aujourd'hui, ce n'est pas fini.

Est-ce qu'on peut dire, d'une certaine façon, que vous choisissez de parler en leur nom ? Parce que eux sont silencieux... On a beaucoup dit cela de vous, que vous étiez celui qui donnait la parole aux sans-voix.

C'est vrai que cela touche les gens, mais c'est aussi une question littéraire. J'ai un peu mauvaise conscience à dire que je donnerais la parole à des gens qui ne l'ont pas, parce que ce qui m'intéresse à travers eux c'est aussi une question de langage. Je ne sais pas à quel moment on instrumentalise le non-dit.

Vous traitez depuis Dans la Foule, et maintenant avec Des Hommes, de plus grands drames nationaux. Quel est le prochain drame au programme ? Est-ce que c'est le 11 septembre qui pourrait donner la matière d'un roman ?

Non je pense que ce sera le tourisme !

Les effets ravageurs du tourisme ?

Pas forcément les effets ravageurs, mais justement je voudrais déplacer cette question-là, la question du drame. Je voudrais prendre la question du collectif de manière un peu différente et comment l'individu se perd dans ce rapport au collectif. C'est un projet encore

donc peut-être que cela ne se fera pas, je n'en sais rien. Mais il y a ce besoin-là, justement, de poser la question de l'intime autrement qu'en passant par la question du drame.

Mais toujours le rapport de l'intime à l'Histoire.

Oui, mais alors du drame, mais pas forcément du traumatisme. Je voudrais trouver une autre façon de penser cela.